

NOUS AVONS ÉCOUTÉ

🎵
L'Apocalypse selon Saint-Jean
 Jean Françaix
 🎵



Dans les années 1980, selon les chiffres de la SACEM, le compositeur français vivant le plus joué au monde était Jean Françaix. Ce qui ne laisse pas d'étonner, puisque ses œuvres ne figuraient quasiment jamais chez nous dans les programmes de concert. La dictature boulézienne était implacable. « On me donne la Légion d'honneur en France et l'on joue mes œuvres à l'étranger », disait-il avec son humour pince-sans-rire. Pour les mélomanes italiens, américains, russes, japonais, et surtout allemands (son éditeur sera toujours la maison Schott de Mayence), sa musique est la quintessence de la « musique française », claire, élégante, équilibrée, enjouée ou

pétillante, qu'on pourrait dire légère si elle n'était pas si savamment tricotée en de riches harmonies. « Sa musique est franche, sans double sens et ne fait pas de manière », disait Sacha Guitry qui lui confiait l'illustration sonore de ses films. C'est une musique qui coule de source, et la source ne tarissait jamais. Si certains connaissent l'angoisse de la page blanche, Jean Françaix goûtait « l'ivresse de la page blanche » : il ne pouvait pas passer une journée sans poser des notes sur le papier réglé...

Il écrivait de la « musique pour faire plaisir », selon le titre qu'il donna à son orchestration de petites pièces pour piano de Poulenc. Pourtant, ce qu'il considérait comme son chef-d'œuvre n'était pas de cette veine. Il s'agit d'un « oratorio fantastique » intitulé *L'Apocalypse selon saint Jean*, une œuvre non seulement insolite dans le catalogue de Jean Françaix, mais unique dans l'histoire de la musique. Le nouvel enregistrement, paru sous le label *Le Palais des dégustateurs*, est un écho des deux concerts organisés en l'église parisienne de la Sainte-Trinité les 3 mai et 1^{er} juin 2024, sous la direction de Jean-Pierre Loré, qui avait déjà enregistré l'œuvre il y a un quart de siècle et connaissait personnellement le compositeur. C'est désormais la référence. Jean Françaix est un jeune homme de 25 ans (mais qui compose depuis l'enfance) lorsqu'il

s'intéresse à l'Apocalypse. Voici ce qu'il expliquera plus tard :

« Élevé dans la religion catholique, dans une ville qui possède une splendide cathédrale, connaissant familièrement chaque pierre de l'édifice depuis l'enfance, j'ai été comme poussé par une force secrète à composer cette œuvre religieuse, demeurée jusqu'à présent unique dans le catalogue de mes compositions. L'approche prévue de la Seconde Guerre mondiale augurait logiquement de nouvelles convulsions apocalyptiques, d'où mon choix du sujet. Mais j'étais loin de me douter lorsque je lus sérieusement pour la première fois l'Apocalypse en 1937 que j'y trouverais non seulement un magnifique sujet peu connu des compositeurs passés, mais encore une réponse à presque toutes les grandes questions que je me posais alors. Je me mis à étudier le texte de très près, aidé d'abord paradoxalement par un ami fort âgé, totalement incroyant, ancien élève de l'École des Chartes, puis par les Pères de la fameuse abbaye de Solesmes... »

La cathédrale dont il parle est celle du Mans, sa ville natale. Il s'y maria cette même année 1937. L'abbaye de Solesmes n'est pas loin du Mans, et l'on sait que Jean Françaix y a rencontré Dom Gajard qui l'a initié à la paléographie grégorienne, et qu'il a fait connaître l'abbaye à son collègue Daniel-Lesur.



Jean Françaix

Jean Françaix va étudier à fond l'Apocalypse. On sait qu'il va aussi se plonger dans l'ouvrage du dominicain Ernest-Bernard Allo, professeur à Fribourg, qui est alors le grand spécialiste du dernier livre de la Bible. Il va échanger avec lui, sur le fondement de son ouvrage de 1921 augmenté et réédité en 1933. Il lit encore le commentaire de Bossuet. Puis il rédige le livret de son oratorio. C'est un remarquable résumé du texte biblique. Tout l'essentiel y est, quoique de façon très ramassée. Et soigneusement réparti entre les chœurs et les solistes.

Deux fois, dans le premier chapitre de l'Apocalypse, le Christ est celui « qui est, qui était et qui vient ». Jean Françaix fait de cette affirmation le moteur de son œuvre. Car c'est ce que chante d'abord le chœur céleste, avant que saint Jean annonce la prophétie. Et ce sera l'achèvement de l'œuvre, quand le chœur reprendra, à la fin, trois fois, « il est, il était et il vient », tandis que saint Jean chante : « Viens, Seigneur Jésus » et « Ta grâce soit avec tous », et c'étaient les premiers mots de saint Jean.

Cette inclusion montre que Jean Françaix inscrit son œuvre d'emblée dans l'éternité, ou plus précisément dans l'espérance de l'éternité. Car toutes les tribulations de l'Apocalypse finissent par disparaître dans la vision de la Jérusalem céleste.

L'orchestre a une importance majeure dans cet oratorio. Il y a même deux orchestres : l'orchestre divin, qui est l'orchestre symphonique classique, et l'orchestre infernal : « En haut, sur la scène, les harpes, l'orgue, le quatuor, tous les instruments nobles. En bas, dans la fosse éclairée en rouge, tous les instruments grotesques, l'harmonium



Jean-Pierre Loré

en tête, qui contrefait l'orgue comme Lucifer contrefait Dieu. » Il y a aussi dans l'orchestre infernal les instruments à vent de l'orchestre classique, et aussi une batterie, une guitare électrique, un accordéon et une mandoline...

On pourrait penser que cela sert à établir des contrastes spectaculaires, avec des scènes grotesques ou triviales. Comme dans *Jeanne au bûcher* d'Honegger (sur un livret de Claudel). Mais si l'on pense parfois à cette œuvre, Jean Françaix est toujours très pudique, et les contrastes ne sont jamais caricaturaux. Son orchestre infernal, utilisé de façon bien plus parcimonieuse qu'on l'imagine, lui sert surtout à créer des sons inédits.

Si l'utilisation de l'orchestre est pleine d'invention, c'est la ligne de chant qui est la plus originale. Jean Françaix refuse tout ce qui rappellerait l'opéra. Il invente des mélodies qui sont une sorte de plain-chant réinventé, quelque chose entre Pérotin et ce que fera Carl Orff quelques années plus tard dans son *Antigone*, en passant par l'épisode de Sarastro de *La Flûte enchantée*... En vérité ce qu'il fait là est également inédit.

Enfin, comme on l'aura compris, cela est porté par une puissance, un souffle, qui ne laissent aucun temps mort.

Jean-Pierre Loré est un spécialiste de ce répertoire, à la tête de son Chœur et Orchestre français d'oratorio qu'il fonda en 1972 et qui depuis les années 1990 fait résonner les voûtes de l'église parisienne de la Trinité d'œuvres célèbres, et

d'autres qu'il fait découvrir. Les solistes, Tatiana Probst, Daïa Durimel, Patrick Garayt, Jean-Gabriel Saint-Martin, sont également excellents : ce quatuor vocal est homogène, comme avec le chœur. L'association de Jean-Pierre Loré avec Éric Rouyer, du label *Le Palais des dégustateurs*, permet de disposer désormais d'une version discographique idéale de ce chef-d'œuvre atypique.

En complément, le disque comporte aussi le concerto de 1936, avec le compositeur au piano et l'Orchestre de la RTF dirigé par Georges Prêtre, en 1960. C'est le Jean Françaix élégant et espiègle, souriant et pétillant, que l'on connaît mieux. Son père écrivait à Nadia Boulanger : « Jean ira le 9 janvier fou de joie à la pensée de vous montrer son concerto. Si vous l'entendiez rire aux éclats en l'écrivant ! » Sans doute ne riait-il pas aux éclats en composant son *Apocalypse*, mais c'était avec le même enthousiasme, qui ne le quittait jamais. ■

Yves DAOUDAL

Exposition

Jusqu'au 25 mai, une superbe exposition est consacrée aux "Métamorphoses" à Amsterdam. Elle ira ensuite à Florence (22 juin au 20 septembre). À noter que la métamorphose de Daphné en laurier n'a pas seulement inspiré le Bernin, mais au moins trois grands peintres : Poussin et les Italiens Pellaiuolo et Tiepolo. (Catalogue de l'exposition, 192 pages, 40 €). ■